

## À QUOI BON DES PSYCHANALYSTES EN CE TEMPS D'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ?

Trilce / Buenos Aires, Institution de la Psychanalyse

Colloque Convergence, Paris 2025

À quoi bon des poètes en temps de pénurie ?  
Mais ils sont, dites-vous, comme les prêtres sacrés du dieu du vin,  
qui allait de pays en pays dans la Nuit Sainte.

L'Argument de ce Colloque mentionne, dans son titre, le « malaise de notre temps » et, dans son développement, le « malaise actuel ». Le malaise est toujours d'actualité. Nous partons de cet accord. Mais sur quoi nous pouvons avoir des points de vue différents c'est définir ce qu'est le malaise à notre époque.

Le malaise actuel a évolué, selon l'argument. D'acc. En 1894, de la Cárcova, un peintre argentin de renom, innove-t-il avec *Sans pain et sans travail* (*Sin pan y sin trabajo*), une toile dans laquelle est dénoncée la pauvreté qui règne dans le pays, représentée par un couple dont la table est vide et montrant derrière une fenêtre les protestations ouvrières, qui à l'époque étaient menées par l'anarchisme. En 1960, Carlos Alonso a peint une série de peintures en évocation et en hommage à de la Cárcova, l'une d'entre elles intitulée *Sans pain et avec travail* (*Sin pan y con trabajo*). Les conditions sociales avaient changé, les nouvelles politiques économiques ont fait que le fait d'avoir un emploi ne garantit pas la présence de pain sur la table. L'artiste interprète le malaise de l'époque en ne changeant qu'un seul mot. Il a effectué un travail poétique.

Et à notre époque ? Comment définir le malaise de notre époque ? Et qu'est-ce que la pénurie ? L'argument nous parle d'une évolution, et notre point de départ est de commencer à situer le bout de ce sujet de la pénurie à l'époque de Hölderlin, d'où notre titre.

Lorsqu'il vit dans la nuit de la retraite des dieux, le poète préfère dormir, car il ne sait pas quoi chanter. Que pourrait chanter le poète du poète, Hölderlin, s'il n'y avait plus de rayons des dieux à capturer ? Le souvenir d'une réflexion surgit : « quand le peuple est désorienté, le philosophe ne sait plus quoi penser ». C'est pourquoi Hölderlin, dans son élégie « Pain et vin », devant la retraite des dieux, se demande : « à quoi bon des poètes en période de pénurie ? » La phrase a voyagé le méridien des époques grâce à la plume de Heidegger qui, cependant, a fait dire à Hölderlin exactement le contraire de ce que le poète avait énoncé. On ne peut pas lui en accuser, puisque, lorsque nous citons, nous essayons de faire dire à la citation quelque chose de différent de ce qui a déjà été dit. Mais, nous le savons, une politique sérieuse de la citation passe par une position éthique aussi sérieuse, celle de présenter au moins les deux versions : la citation en tant que telle, contextualisée, et la lecture par laquelle je la force à dire le contraire. C'est encore plus nécessaire lorsque la citation est extraite de son contexte, lorsqu'elle est fragmentée. Heidegger n'honore pas cette politique : en dépit du fait que le poète aie écrit autre chose et, bien que la même chose ne soit pas la chose identique, Heidegger affirme que Hölderlin dit la même chose qu'il, Heidegger, pense. Bien sûr, les morts ne peuvent pas se défendre, nous le savons. Ils ne peuvent pas revendiquer que la citation a été déformée. Ce ne sont pas les morts qui le font, mais les vivants. C'est ce que Lacan a fait avec les tergiversations des textes de Freud. Il arrive souvent, lorsque nous lisons, que nous soyons obligés de recourir à l'original pour comprendre une citation. Pour faire cela, bien sûr, on doit lire. Comment on lit aujourd'hui ? On lit, aujourd'hui ?

Heidegger a dit que le poète doit chanter en suivant les traites laissées par les dieux. Hölderlin déplore qu'il n'y ait plus de traces des Dieux anciens. Hölderlin dit que tout ne peut pas être fait par les Célestes, que l'homme doit se tourner vers sa terre, et qu'il n'est jamais plus serein que lorsque Dieu a été absent – la mort du Christ. Heidegger lit que, puisque les célestes ne peuvent pas tout faire, l'homme doit préparer la demeure pour le retour des dieux – les Grecs. Il n'y a pas de neutralité dans la lecture, on y rencontre tout le temps. Notre pratique nous en avertit. C'est l'un des noms de la castration, du réel de la langue.

Heidegger, cependant, est lumineux en soulignant qu'en période de pénurie le monde est devenu si pauvre qu'il ne peut même pas ressentir le manque du dieu comme un manque. Lacan se plairait à lire chez Heidegger que le manque il manque. Mais ce n'est pas ce que disait le philosophe. Il a dit que l'absence des dieux plonge les hommes dans un abîme, l'abîme étant ce qui n'a pas de fondement, et c'est là que réside la pénurie : ne pas avoir de terre sur laquelle se fonder. La pénurie engourdit la sensibilité : c'est pourquoi le manque n'est pas ressenti comme un manque. La pénurie absorbe la sensibilité, nous invite au sommeil, fait taire le poète.

La pénurie de notre temps résulte de l'absence de lecture. C'est notre proposition. L'absence abyssale de lecture connote la pénurie de notre époque.

Il y en a peu de gens qui lisent, aujourd'hui.

Un patient, lors d'entretiens, avoue avoir réussi un examen écrit qui n'a pas été écrit par son stylo ou son clavier, mais par le travail de l'intelligence artificielle. Mais cet aveu ne l'a pas amené à se demander ce qui arrivait à sa propre intelligence, à faire face à un fantasme d'impuissance, ou d'imposture. Au lieu de cela, l'aveu l'a incité à abandonner ses études, pour suivre des cours sur l'intelligence artificielle. C'est l'effet d'un rejet de la lecture, et, pourquoi pas, d'une sensibilité engourdie. La sensibilité de notre époque n'est-elle pas aussi endormie ?

Nous avons besoin de poètes. Nous avons besoin de lecteurs.

L'intelligence artificielle se situe, telle que nous l'entendons, à la même place que la pénurie, en raison du manque de lecture. D'où notre titre. Si la misère était pour le poète le signe de la retraite des dieux, de quelle retraite cette nouvelle ère marquée par l'intelligence artificielle serait-elle le signe ? Un signe du repli de l'intelligence naturelle, si une telle chose existe ? Et si c'était le cas, en ce qui concerne notre pratique, de quoi nous soucierions-nous ?

L'analyste doit-il être intelligent ? Je dis l'analyste. Je ne dis pas les analystes ou une analyste, mais l'analyste, entendu comme celui qui occupe la place de variable dans une fonction. Mais, pour nous, que signifie t'il l'intelligence ?

L'intelligence de l'analyste ne réside que dans son acte, qui est celui de lire, de lire dans ce qu'il entend. Notre lecture est une lecture interstitielle, nous lisons dans les interstices, nous lisons entre les lignes, nous lisons entre, nous lisons « l'entre ». C'est l'interprétation la plus précise de l'*inter legere* : lire « entre ». C'est notre dimension de lecture. Cet lire l'entre navigue entre l'inconscient et le préconscient, entre l'intention et l'extension, entre l'affirmation et la négation, entre un texte et un autre. Et à travers cette façon de lire, du coup, ce que Lacan appelait lalangue est configuré, une langue qui n'est ni celui de l'origine, ni celui de l'arrivée, ni celui de l'analysant, ni celui de l'analyste, c'est une novlangue unique pour chaque transfert, pour chaque analyse. C'est une langue-entre.

Lalangue est un terme de notre vocabulaire, mais il ne fait partie d'aucun dictionnaire. Il ne pourrait pas s'agir d'un terme du dictionnaire car il n'admet pas de définition ou de traduction. C'est l'un des nouveaux intraduisibles de la culture.

L'intelligence artificielle, du moins jusqu'à présent, collecte des données sous forme de signes. Il rejette les malentendus, les traite comme du bruit, comme une interférence avec la compréhension. Le temps viendra-t-il où l'intelligence artificielle produira de la vraie poésie ? De la poésie, pas des jeux de mots ou de beaux phrases harmonieusement assemblés. Nous ne le pensons pas. L'intelligence artificielle travaille avec les langages, elle ne pratique pas lalangue, elle n'a pas de corps.

Nous, analystes, ne prenons pas de risques, pour l'instant : notre tâche n'est pas en danger puisque notre métier, qui se réinvente au cas par cas, ne fonctionne pas par accumulation de données ou par algorithmes de décision. Au sens où nous l'entendons, l'intelligence artificielle ne lit pas. Tout au plus, il traite et compare les ensembles de données. Il lit les lignes du consensus, il ne lit pas entre les lignes. Il peut localiser ce qui n'a pas encore été dit, mais il n'en fait pas une faute fondamentale, mais cherche les données manquantes pour le remplir.

Peut-on donc être rassuré ? Non ! Car la chute brutale de la valeur actionnariale de la pratique de la lecture a un impact brutal sur l'époque dans laquelle nous vivons et sur les analysants qui sont venus au monde sous l'empire de cette nouvelle pénurie.

Les psychanalystes ont une responsabilité par rapport à cet abîme. C'est à nous de transmettre une manière de lire, c'est à nous de fonder des effets de lecture. Apprendre la lecture, disait Lacan, apprendre à lire au sujet de l'inconscient. Mais pas pour lire n'importe comment, mais pour lire poétiquement. Qu'est-ce qu'on veut dire par là, peut-être parler en vers, transformer l'intervention analytique en poétisation ?

Non. La poésie elle-même c'est ce qui lit. La poésie est déjà une lecture et une pensée à déchiffrer. Ce que le poète livre dans un poème n'est pas seulement une écriture, c'est une manière d'intervenir dans la langue. Le poème est déjà une interprétation. Il s'agit de lire la parole inconsciente, qui est aussi une intervention dans la langue, comme on lit de la poésie.

Peut-être devrions-nous, comme le suggère le poème, faire comme ces prêtres du dieu du vin, les poètes : porter la route perdue de la lecture, de pays en pays, à travers la nuit brutale de notre ère.